

Texte 14. Kristensens pour l'amélioration d'Eliade (12 p.).

Ce texte a été mis en place le 19/11/24

Cliquez sur le chapitre que vous souhaitez lire.

Contenu :

1. Circuit (lustratio romaine (purification)).	1
2. Cycle (année, saeculum.	3
3. Cercle (clou comme signe de détresse).	5
4. Circuit (château/ville/mur/portes).	7
5. Totalité.	9
6. Le dualisme.	11

1. Circuit (lustratio romaine (purification)).

Bibl. : W.B. Kristensen, *Verzamelde bijdragen tot kennis der antieke godsdiensten*, (Recueil de contributions à la connaissance des religions anciennes), Amsterdam, 1947, 233vv . -

Le sujet est le rite qui prend la forme d'une boucle, d'un mouvement itinérant, tel qu'il est particulièrement représenté par les documents romains, indiens et égyptiens. Si une telle boucle peut parfois n'être qu'une envie de fêtards, dans de nombreux cas, il s'agit d'un acte sacré. Plus précisément, une similitude frappante provoque une compréhension commune. C'est cette dernière que Kristensen cherche à découvrir.

Interprétation établie : à la fin du XIXe siècle, il est dit que la boucle sacrée consiste à dessiner une boucle en forme d'étoile.

que la boucle sacrée consiste à tracer un cercle magique autour d'un objet central - par exemple, le peuple romain - qui protège des influences défavorables. La ligne tracée est alors une frontière, un mur invisible. C'est un apotrope, c'est-à-dire un acte qui repousse la défaveur.- Kristensen remet en cause cette interprétation.

La lustratio (purification) romaine.

A la fin du recensement, institué par Servius Tullius (roi de Rome -578/-534), les citoyens étaient rangés en rangs comme un 'exercitus' (armée) sur le Campus Martius. Le roi ou son représentant faisait trois fois le tour du peuple

avec des animaux sacrifiés, après quoi les animaux étaient sacrifiés à Mars, le dieu de la guerre, avec le vœu que la lustration se répète cinq ans plus tard (périodicité). Une prière était lue pour en expliquer le sens : on demandait aux divinités de renouveler la force vitale - la “puissance” - du peuple romain - curieux : en guise de conclusion, le plus haut magistrat plantait un clou dans le mur du temple de Jupiter, le dieu suprême de Rome. - L'ensemble de ces ordonnances était appelé “lustratio”, la purification.

Le cycle en était le cœur.

Même le sacrifice pouvait tomber en panne, comme le montre Pline, *Historia naturalis* 8:42 : lors d'une course de cirque, le conducteur a été éjecté de son char. Ses chevaux courent alors du cirque au Capitole et “nettoient” (‘lustrasse’) trois fois le temple de Jupiter”. Ceci était considéré comme un grand augurium (signe sacré). En d'autres termes, la boucle répétée trois fois était en soi une purification. Suétone, *De vita caesarum*, 7 (Vitellius), dit qu'un aigle volant en cercle au-dessus des bannières de l'armée “nettoie” les bannières.

Kristensen. Que cette lustratio soit un cercle magique qui délimite n'est pas correct. Car on nettoie ce qui est déjà contaminé (dans un état défavorable), pas ce qui risque de l'être. Pour que cela soit clair, Kristensen s'attarde sur ce que signifiait une boucle consacrée.- Toute la cérémonie sur le Campus Martius était appelée “lustratio” mais aussi “lustrum”, purification. C'est aussi le nom métonymique donné à la durée des cinq années suivantes.

Purification - Pour beaucoup, ce terme évoque un sens négatif, c'est-à-dire le fait de se laver d'une impureté. En fait, la purification rituelle était avant tout un acte de communication d'une qualité sacrée (la qualité de l'agent de purification). Les nombreuses données historiques (par exemple chez les Égyptiens et les Grecs) confirment cette interprétation.

La purification signifie que le bénéficiaire “se relève” (acquiert une force vitale) de sa “mort” (état d'épuisement). Pour Kristensen, il s'agit d'une application de son concept historico-religieux de “totalité”, c'est-à-dire de la fusion (“harmonie”) des contraires : la vie quotidienne est “force vitale/épuisement” et appelle la lustratio, l'apport de force vitale qui sauve de l'épuisement.

La périodicité.

Chaque purification était faite “en vue” de la suivante car à chaque fois on promettait solennellement une répétition, cinq ans - lustrum - plus tard. La

prière concernait la force vitale du peuple pendant l'intervalle. La répétition était si essentielle que la durée de cinq ans n'était pas une durée profane mais un temps sacré. Comme, o.c., 242, l'auteur conclut : "Ainsi aussi la boucle temporelle de cinq ans était un agent de purification."

La boucle locale et la boucle du temps étaient des concepts étroitement liés dans la conscience antique. Les Grecs anciens les appelaient tous deux du même nom "periodos", mouvement itinérant et "période" (mesure de la durée). - Une boucle est un mouvement qui se termine là où il commence. La périodicité implique que le point final est lui-même un point de départ : l'épuisement est un apport de force vitale qui mène à l'épuisement qui est lui-même un apport de force vitale. Sans fin.

2. Cycle (année, saeculum.

Bibl. :W.B. Kristensen, *Verzamelde bijdragen tot kennis der antieke godsdiensten*, (Recueil de contributions à la connaissance des religions anciennes), Amsterdam, 1947, 243v . La plus connue de toutes les périodes sacrées est celle de l'année. Tous les peuples anciens l'ont interprétée comme suit : l'année est une série de périodes qui se répètent d'elles-mêmes. La fin de l'année est une fermeture mais en même temps une ouverture sur une année nouvelle, renouvelée. Ce qui fait dire à l'auteur : "La chute pourrait tout aussi bien s'appeler "chute ascendante"" (o.c., 243).

Le cercle ou la boucle pointait donc après lui-même et contenait déjà en lui la nouvelle boucle. Le mot égyptien courant pour "année" était "renp-t", c'est-à-dire "le renouvellement (ou le rajeunissement)", écrit avec le signe d'une jeune tige à laquelle est attaché un bourgeon.- Dans toute l'Antiquité, la fin de l'année était ritualisée comme une célébration de la vie ressuscitée.

Période séculaire. A Rome, cette interprétation est particulièrement parlante dans les actes sacrés les plus anciens, à la fin d'un "saeculum", une période séculaire. En 249, Rome se trouve dans une grande détresse, proche de la destruction à la suite d'erreurs de calcul dans la première guerre punique. Des présages troublants sont également observés. Tout cela annonçait la fin d'un saeculum et le début d'un nouveau saeculum. Cette "transition" était célébrée par des jeux nocturnes en l'honneur de ceux qui contrôlaient le destin de Rome, les dieux et déesses des enfers.

Axiome. De même que les divinités infernales avaient apporté la chute, la mort, de même elles devaient apporter le lever, la vie. En arrière-plan, “Celui qui cause le mal (mort, chute) le rétablira”.

Dis et Proserpine, le couple des enfers, était donc célébré dans ce sens. Dis, également Dis Pater, était - comme par exemple Pluton ou Saturne - le dieu viril de l’harmonie (union) de la mort et de la vie (et donc de la vie et de la mort). Son être (c’est-à-dire avant tout sa force vitale) était - selon des auteurs comme Varro et Cicéron - la terre en tant que force vitale qui fait tout monter/descendre/monter/descendre... sans fin.

Kristensen appelle également ce cours “la vie absolue” (où “absolu” signifie “au-delà duquel il n’y a pas d’autre”), c’est-à-dire la vie préchrétienne, païenne. Proserpina (Kore) était la divinité féminine de l’harmonie des contraires, de la mort et de la résurrection.

Les fêtes profanes (avec les jeux) étaient principalement dédiées au couple principal. “Leur double nature - soutient le proposant - montre que la fin de l’ancien saeculum était assimilée au début du nouveau : dans la chute on voyait la montée contenue.” (O.c., 244).

La périodicité.

Ce qui avait commencé lors de la toute première célébration du saeculum (note : le début mythique), l’énergie de base séculaire, se déploie dans la série interdépendante des temps sacrés qui présentent le temps premier ou primitif encore et encore de saeculum en saeculum, de “siècle” en “siècle”, c’est-à-dire d’une ère reposant sur elle-même à une nouvelle ère reposant sur elle-même.

Ainsi, à Rome, la période profane devient une période sacrée réalisée par des rites. Aussi à la fin des célébrations, comme dans le lustrum quinquennal, on faisait le vœu de répéter la fête à la fin de la période en l’honneur des numina, les hautes divinités, Dis et Proserpina “ qui clôturaient et ouvraient la période “ (selon l’auteur).

Remarques finales.

L’auteur conteste l’idée selon laquelle la transition d’un siècle à l’autre représenterait une frontière magique, “comme on le croit généralement”, dans le but d’empêcher l’ancienne calamité de déborder sur le nouvel âge sacré.

L’idée de base était plutôt la suivante : la calamité qui marque la fin de l’ancien saeculum n’est pas en réalité une calamité absolue, c’est-à-dire une

calamité sans plus. En tant que prémisses ici, comme dans toutes les religions prémodernes, ce qui a été “institué au commencement” comme un rite se montrera encore et encore comme une force vitale qui émerge dans l'épuisement. “La période était un cycle temporel et - comme le cycle local - la forme dans laquelle la vie permanente se réalise. C'est à travers les deux formes, la locale et la temporelle, qu'avait lieu la purification du peuple.” (O.c., 245).

3. Cercle (clou comme signe de détresse).

Bibl. :W. B. Kristensen, *Verzamelde bijdragen tot kennis der antieke godsdiensten*, (Recueil de contributions à la connaissance des religions anciennes), Amsterdam, 1947,245/248.-

Le texte traite du clou consacré comme une proposition actuelle de ce que le proposant appelle “les dieux du destin”.

Thèse principale.

Dis et Proserpine, le couple primordial, en tant que divinités redoutées des enfers (c'est-à-dire des morts) disposent du salut mais de telle manière que leur disposition divine “ne tenait pas compte des désirs humains qui visaient un bonheur fini” (o.c., 245). Leur disposition incluait le salut mais aussi la calamité ! Elle était l'harmonie des contraires ! “Personne n'approche ce mystère sans crainte” (ibid.).

Cette crainte était invariablement présente, mais à la fin d'une période - saeculum, lustrum, fin d'année - cette crainte émergeait particulièrement fortement. La preuve en est - dit l'auteur - la cérémonie par laquelle les trois périodes étaient rituellement clôturées : un clou était planté dans le mur du temple de Jupiter au Capitole. C'était le dernier acte de la veille du Nouvel An (13 septembre), de l'anniversaire des cinq ans et du centenaire.

La profonde importance de ce rite est démontrée par “une loi ancienne écrite en lettres archaïques” (Liv. 7,3,5), qui stipulait que seul le plus haut magistrat pouvait l'accomplir. - Le véritable contexte se manifeste en outre dans le fait que cette cérémonie avait lieu non seulement périodiquement, mais aussi en réponse à des événements isolés qui suscitaient une grande inquiétude, comme des maladies contagieuses ou des crimes scandaleux (Liv. 7:3, 3 ; 8:18, 12).

Le destin

Dans la période mais aussi en dehors d'elle, dans les grandes urgences, se manifestait le redoutable ordre de vie que les divinités fixaient sans tenir compte des intérêts "humains" terrestres. Les Romains appelaient cette vie et cette mort "Fatum", que nous pouvons traduire par "Destin".

Au passage, 1

Les Grecs anciens l'appelaient "Moira", "Anankè", "Aisa". - Le clou enfoncé dans un rituel était l'affirmation actuelle, visible et tangible, de la détermination inexorable qu'était le destin décrété par les divinités. Pour les anciens, il ne s'agissait pas de ce que nous, modernes, appelons la "loi naturelle" (qui contient aussi une sorte d'implacabilité de nature législative) mais de l'ordre des divinités qui n'interfèrent pas avec notre raison terrestre et ses concepts ou avec notre loi morale terrestre et ses concepts.

Dans ce sens bien défini, Kristensen appelle la politique des divinités inframondaines " supra-rationnelle " et " supra-éthique ". "Dans la nature et dans l'histoire, le Fatum démoniaque s'est révélé dans les moments effrayants où la vie était menacée de destruction" (o.c., 247).

Note - Le terme "démoniaque" signifie le fait que les divinités et ses politiques sont soumises aux feux de l'ascension et de la chute, du bien et du mal. Le terme est utilisé ici dans le sens religieux-historique.

L'auteur trouve une preuve de sa thèse dans les comptes rendus de la célébration de la célèbre fête séculaire en l'an -17. Comme le veut la tradition, les sacrifices nocturnes étaient effectués sur ou près de l'autel souterrain de Dis et de Proserpine, mais désormais aussi aux déesses du Destin (les Moirai, les Eileithueiai) et aussi à Tellus (la Terre) ou à Cérès ou Déméter.

La nouveauté réside dans le fait que le Destin est désormais mentionné nommément, bien qu'il soit déjà représenté dans l'épi. Déméter ou les Eileithueiai (déesses de la vie et de la mort de la terre) s'exprimaient sans ambages.

Le plus haut magistrat.

Ce qui précède permet de comprendre pourquoi seul le plus haut magistrat - praetor maximus, dictator clavis figendi causa - était autorisé à accomplir la cérémonie d'enfoncement du clou. Celui qui le faisait agissait comme l'exécuteur du redoutable Destin, oui, il était Jupiter, le dieu principal des Romains, rendu présent de manière visible et tangible.

Il l'était aussi bien dans les rites périodiques que non périodiques. Car toute calamité était causée par le Destin, l'insondable disposition des divinités, et faisait la condition de la vie ressuscitée.

4. Circuit (château/ville/mur/portes).

Bibl. :W.B. Kristensen, *Verzamelde bijdragen tot kennis der antieke godsdiensten*, (Recueil de contributions à la connaissance des religions anciennes), Amsterdam, 1947,25 3/266.

Thème : la ville antique,

La ville antique, ou sa forteresse, comme représentation visible et tangible du monde souterrain, qui à son tour était interprété comme une forteresse et une ville. L'auteur prend la ville égyptienne de Memphis avec ses "murs" comme un exemple de géographie sacrée : "Les murs ordinaires ne peuvent pas être signifiés. Mais, si nous les appelons 'murs mythiques', qu'est-ce que cela signifie ?" (O.c., 253). L'auteur fournit un modèle égyptien.

Kristensen affirme que les principales divinités de Memphis étaient celles de la terre et immédiatement du monde souterrain. La ville était sa demeure visible mais sa "vraie" demeure était le monde souterrain (et immédiatement le royaume des morts).

Dans cette hypothèse, le cercle autour des murs est l'"image" (comprenez : proposition actuelle visible et tangible) du passage autour du monde souterrain (immédiatement le royaume des morts). Cela rend alors intelligible le chemin que suit le Dieu Soleil mourant et ressuscitant Sokaris (Osiris) - comme le Dieu Soleil - meurt et ressuscite et les fidèles le suivent sur ce chemin. Voilà pour un aperçu de la cosmologie sacrée.

Une croyance très répandue

Non seulement les Égyptiens, mais aussi d'autres peuples anciens, vivaient le monde souterrain (le royaume des morts) comme une forteresse entourée de murs. Plus encore, ils interprétaient leurs villes comme des "images" (présences) de la terre de la vie éternelle qu'était le monde souterrain.

Les lieux d'habitation terrestres étaient interprétés comme des reflets de situations "cosmiques" (c'est-à-dire extraterrestres). - Nous avons affaire ici à une géographie religieuse qui nous semble étrange, à nous modernes et postmodernes, mais qui constituait l'une des composantes fondamentales de l'image de l'univers des anciens et était profondément ancrée dans leur foi.

La Thèbes de la Grèce antique.

La religion des mystères avait sa place à Thèbes comme à Memphis. Déméter était la déesse principale. À ses côtés, on vénérât Dionysos, les Kabires, la déesse Harmonia et son fils Poludoros (Pluton ou Dis Pater).

Le temple de Déméter se trouvait sur la forteresse, la Kadmeia, qui - selon Hésychius - était appelée "l'île des bienheureux". La forteresse était considérée comme la demeure "cosmique" (comprenez : extraterrestre) de la déesse Déméter.

Perspective inversée –

Le royaume des morts (le monde souterrain) était une forteresse entourée de murs. Le poète Pindarus (Olymp. 2:77) dit que ceux qui sont morts aimés des dieux atteignent l'impérissabilité "dans la forteresse ('tursis') de Kronos (le dieu primordial) sur l'île des bienheureux".

La ville de Thèbes dans son ensemble rendait le monde souterrain présent de manière visible et tangible. En ce sens, on disait de Thèbes qu'elle était située sur le fleuve des enfers, car le fleuve Isménos qui passait devant la ville s'appelait à l'origine, selon la "tradition", "Ladon", c'est-à-dire Léthé, le fleuve des enfers.

L'enceinte de la ville de Thèbes

La muraille de Thèbes, déjà aussi célèbre que celle de Troie, témoignait, selon les anciens, du caractère cosmique de la ville. Le mythe raconte qu'elle n'a pas été construite comme les murailles terrestres ordinaires, mais qu'elle a été créée de manière miraculeuse : lors de la fondation de la ville, les pierres s'étaient assemblées pour former un mur par la force vitale des sons harmoniques d'une lyre à sept cordes, qui produisait alors ses sons pour la première fois. La déesse des enfers Harmonia avait ainsi fait naître le mur. C'était une déesse du mystère. Cela signifie qu'elle était vénérée dans le cadre fermé d'un groupe d'initiés. Son mur - le mur thébain - était le mur du monde souterrain, le royaume des morts.

Les portes de la ville de Thèbes

Elles étaient mythiquement les portes des enfers. Déméter était vénérée comme la principale déesse de la ville de Thèbes, qui comptait sept ports. Les villes grecques appelées "Pulos", porte, étaient nommées d'après "les portes de l'enfer". Le mur était la séparation entre le monde profane et le monde sacré, les portes étant les transitions.

Comme on le sait, Jésus a dit un jour de son église que “les portes de l’enfer” ne la submergeraient jamais.

5. Totalité.

Bibl. : W.B. Kristensen, *Verzamelde bijdragen tot kennis der antieke godsdiensten*, (Recueil de contributions à la connaissance des religions anciennes), Amsterdam, 1947, 272vv. (Les dieux démoniaques de la totalité).-

Thèse.

L’harmonie (l’union) des opposés (bien/mal ; bien éthique/mal éthique) a été exprimée par les anciens dans le cycle local et temporel décrit ci-dessus, qui exprime l’idée de “vie impérissable”, comprise comme une alternance de déclin/élévation et de montée/descente, et non comme une continuité uniforme et monotone. L’harmonie des contraires était également exprimée par les anciens dans l’idée de “totalité”. L’auteur s’attarde longuement sur la totalité babylonienne.

Les mythes babyloniens

Ils formulent avec une acuité frappante la nature contradictoire des facteurs qui constituent collectivement la “totalité”.- Anu était le dieu de l’univers, “le père des sept dieux”. En tant que tel, il était celui qui déterminait le destin de toutes choses.- Eh bien, en Anu étaient réunies toutes - la totalité - les forces de vie, le bien et le mal ! “Le salut et la calamité procédaient de lui”. (O.c., 272). Dans ce sens, Labartu, le démon de la maladie, était appelé “la fille d’Anu” (comprendre : du même type de comportement qu’Anu). Le type de comportement d’Anu était visible et tangible dans le démon de la maladie et les maux qu’il causait.- Dans le même sens, les Sept Dieux étaient ses “fils” : ils affichaient le vrai type de comportement de leur “Père” dont ils sont “les enfants”. Ainsi, un texte dit :

“ Sept sont les dieux des vastes cieux ; sept sont les dieux de la vaste terre. Sept sont les dieux destructeurs ; sept sont les dieux du ‘kissatu’ (comprenez : de la totalité). Sept sont les dieux mauvais (...) : au ciel ils sont sept, sur la terre ils sont sept”. A quoi l’auteur répond : “On ne peut pas donner une description plus claire de la nature démoniaque des dieux de la totalité” (o.c., 273).

Démoniaques- L’auteur définit : ils sont démoniaques au sens religieux du terme, c’est-à-dire pour la raison terrestre et l’ordre de conscience supra-

rationnel et supra-éthique. Le comportement rationnel et la conscience au sens terrestre-humain ne sont pas une loi pour les divinités de la totalité !

Ils n'étaient pas justes au sens terrestre et humain du terme. Par conséquent, bien qu'ils aient prescrit des lois pour le peuple - rationnelles et éthiques - ils ont piétiné leur propre conduite.

Contradiction

Cette contradiction était parfaitement claire pour la conscience antique, comme en témoignent certains des textes religieux les plus impressionnants. Ainsi le livre de Job (remarque : si on l'isole de son cadre biblique global), les Lamentations babyloniennes, le Prométhée lié.

Les poètes de ces textes ont été confrontés à l'énigme de la démoniaque divine et n'ont finalement trouvé aucune solution terrestre-rationnelle ou terrestre-éthique.

Ils se sont résignés à cette totalité de la réalité "divine" malgré toutes les objections "humaines". Ce type de divinité était connu de la plupart des peuples anciens. Il s'exprimait le plus clairement lorsqu'on parlait des divinités suprêmes. Le dieu de Job, le Zeus grec, le double Fortuna de Rome, le Varuna indien, autrefois même Ahura Mazda dans la mesure où il incluait - dans une interprétation - à la fois des esprits célestes, se montrer comme des déterminants souverains (comprendre : au-dessus des lois humaines terrestres de pensée et d'action) du destin réel tel que l'expérience le donnait à voir et à subir, la conduite de l'Anu babylonien telle qu'elle a été exposée plus haut.

Kristensen définit mieux.

C'est de ces divinités démoniaques que sont nés en fin de compte le salut (l'ascension) et la calamité (la chute), les opposés qui constituent la vie permanente - comprenez : dans un sens transcendantal, éternelle - de l'univers et de l'humanité qui s'y trouve. Ils étaient la raison ultime de ce que les Babyloniens appelaient la "totalité". "La volonté de ces dieux était le Destin, la Moira, divine mais inhumaine " (o.c., 273).

La grande multitude devait en être bien consciente. Elle avait ses notions de raison et de conscience. Dans les textes religieux, les fidèles s'y attardent. Mais pour toutes les cultures anciennes, la sagesse (raison) et la justice (conscience) étaient en même temps des notions "cosmiques", c'est-à-dire des notions "divines" qui dépassaient leurs propres concepts terrestres.

Kristensen, qui a eu le courage d'aborder ce sujet - ce que beaucoup de spécialistes des religions ne font pas - dit à juste titre que ces notions cosmiques étaient des notions démoniaques.

6. Le dualisme.

Bibl. : W.B. Kristensen, *Verzamelde bijdragen tot kennis der antieke godsdiensten*, 274v . - L'auteur estime que son démonisme doit traiter du dualisme. Par "dualisme", il entend le fait que le mal est attribué à des êtres indépendants (puissances, esprits) qui sont les ennemis des humains et des divinités. Plus clairement exprimé, il y a d'un côté des êtres bons (divinités, ancêtres, esprits de toutes sortes) et de l'autre des êtres mauvais. Avec peut-être des êtres qui n'achèvent pas le choix entre le salut et la calamité, entre le bien et le mal. Des indécis si l'on veut.

Les textes magiques. Selon l'auteur, une sorte de dualisme se manifeste dans les textes et les pratiques magiques. La magie babylonienne en offre de nombreux modèles : on invoque à plusieurs reprises des divinités maléfiques en faisant appel à des divinités bonnes - bienveillantes. On a immédiatement l'impression - comme le dit Kristensen - que le monde des divinités est divisé en deux camps hostiles. Avec la conclusion : il y a dualisme !

La réfutation de Kristensen.

Les textes et les pratiques magiques sont les mêmes partout et toujours. Alors que les religions, avec leurs mythes, leurs cultes et leur imagerie, diffèrent autant que les cultures auxquelles elles appartiennent, les magies sont " remarquablement similaires partout dans le monde ". Oui, Kristensen va jusqu'à dire que la monotonie de la magie est si grande qu'il ne peut guère y avoir de magie spéciale babylonienne, grecque ou égyptienne ou contemporaine : les puissances et les êtres maléfiques sont les mêmes partout et sont toujours conjurés de la même manière. Une proposition qui est en quelque sorte un lieu commun chez un certain nombre de religionistes.

Remarque. - Si cela est vrai, alors Kristensen a systématiquement négligé les différences entre les différentes magies. Les magies, dans leur langage, leurs méthodes et leurs axiomes, sont très proches des religions avec lesquelles elles sont liées. On a l'impression que le proposant n'est pas ou peu à l'aise dans la pratique de la conjuration du "mal". Par exemple, ce que l'on appelle une personne possédée en Grèce est quelque chose de différent de ce que Jésus appelle une personne possédée dans les évangiles. Tout le contexte

religieux est si distinct que si l'on nie les distinctions, on le fait, pour ainsi dire, bon gré mal gré ! Ou plutôt "au nom d'une proposition présupposée" qui est ici le démonisme.

La vérité de Kristensen.

Dans la religion babylonienne, Anu est le " père ", comprenez : celui qui détermine le type de comportement, des divinités que l'on appelle " bonnes " ou " colériques " dans le cadre des pratiques incantatoires. La bonté ou la colère est relative et dépend de circonstances fortuites qui montrent la formation des partis - en eux-mêmes, ils sont " démoniaques ", c'est-à-dire ni purs bons ni purs mauvais : harmonie de ces opposés. Ce n'est que lorsque, dans certaines situations, des êtres (divinités, ancêtres, esprits) se retrouvent face à face qu'ils sont " mauvais " pour l'autre partie et " bons " pour la leur.

Effet d'incantation.

Si l'ancien Babylonien se retrouve dans une telle situation conflictuelle et reste dans le système Anu, il n'y a qu'une seule solution pour conjurer le mal, à savoir faire appel non pas à des êtres purement bons mais à des êtres démoniaques qui sont prêts à se mettre à la disposition du conjuré. Kristensen conclut à juste titre : " Les dieux maléfiqes étaient pour le sentiment religieux (comprendre : du Babylonien resté fidèle à Anu) non seulement des ennemis mais aussi, comme leur père Anu, des sanctuaires, à savoir des sauveurs de la calamité qui venait d'eux " (o.c., 274v.).

Note. - On fait attention à ce que dit Kristensen : "pas des ennemis sans plus" parce que des ennemis purs ne sont même pas concevables dans son interprétation purement démoniaque de la religion babylonienne. Il pense en termes purement d'êtres mixtes, et non pas aussi en termes d'êtres accomplissant un choix pur.

Conclusion. - Le démonisme de Kristensen est indubitablement une vérité partielle concernant les rôles salvateurs et moraux des êtres saints. En dehors du christianisme, de très nombreux êtres supérieurs et inférieurs ne choisissent jamais proprement pour le salut ou l'absence de salut, pour les consciencieux ou les sans scrupules. Ils restent donc "démoniaques" (mêlés). Mais ceci n'est que partiellement vrai.